

Valeurs littéraires et valeurs morales : la critique éthique en question

La littérature a souvent été appréhendée d'un point de vue éthique. Qu'on la considère comme source d'aliénation ou instrument de libération, la question de son influence a agité les plus brillants esprits. Les romans ont tout particulièrement attiré l'attention des censeurs. Régulièrement dénoncés pour leur immoralité (hérésie, licence sexuelle, idées subversives), on a voulu en préserver les jeunes filles et l'Église en a mis un certain nombre à l'index¹.

A partir de la fin du XVIII^{ème} siècle, la littérature avait pourtant réussi à se construire un domaine propre, volontiers qualifié d'« esthétique » et perçu comme autonome par rapport aux considérations idéologiques. Dans le champ critique, le formalisme et le structuralisme ont souvent été perçus² comme le répondant méthodologique de cette secondarisation du contenu et de la portée éthique des textes.

On assiste, en ce début de XXI^{ème} siècle, à un retour de balancier. La conception de l'œuvre comme agencement de formes ne répondant qu'à ses propres lois est dénoncée pour avoir nié ce qui ferait la chair de la littérature : son rapport à la vie et sa capacité à produire des émotions.

Dans le sillage des études culturelles (pour qui la lecture de fictions joue un rôle non négligeable dans la constitution de nos univers culturels), un nouveau courant critique, la *critique éthique*, a reposé avec force, la question des relations entre littérature et valeurs³. On a ainsi vu ressurgir des questions (et, surtout, un lexique) que l'on croyait bannis de la critique littéraire (du moins, de ce côté-ci de l'Atlantique) : quelle est la portée morale de la littérature? comment et sur quoi peut-elle édifier ? y a-t-il des textes salutaires ? d'autres nocifs ? Si ces questions ne sont en soi pas inintéressantes, elles sont le plus souvent posées dans une grande confusion, quand elles ne témoignent pas d'une conception étonnamment naïve du texte et des relations entre langage et réalité.

Comme il serait dommage de jeter le bébé avec l'eau du bain (car qui contesterait que la littérature ait une incidence sur nos vies ?), essayons de démêler cet écheveau compliqué.

¹ La 32^{ème} et dernière édition fut publiée en 1948. Elle contenait quatre mille titres. On y trouvait des textes de Montaigne, Diderot, Rousseau, Descartes, Sterne, Voltaire, Defoe, Balzac, ou Gide.

² Manifestement à tort. Dire que la fonction poétique « domine » dans un texte poétique ne revient pas, loin s'en faut, à nier la présence des autres fonctions du langage. Cf. R. Jakobson, « La Dominante », in *Huit Questions de poétique*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 1977.

³ Voir, en particulier, M. Nussbaum, *Love's Knowledge. Essays on Philosophy and Literature*, Oxford University Press, 1990 (trad. franç : *La connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, Paris, Editions du Cerf, Coll. « Passages », 2010) ; W. Booth, *The Company We Keep. An Ethics of Fiction*, Berkeley, University of California Press, 1988 ; G. Harpham, *Getting it right. Language, Literature, and Ethics*, Chicago – Londres, University of Chicago Press, 1992 ; F. Palmer, *Literature and Moral Understanding. A Philosophical Essay on Ethics, Aesthetics, Education, and Culture*, Oxford, Clarendon Press, 1992. Pour un dossier assez complet sur la question, voir *Études littéraires*, « Éthique et littérature », Université de Laval, Volume 31, numéro 3, été 1999. Disponible en ligne : <http://id.erudit.org/iderudit/501244ar>.

La première question est de savoir ce qu'on entend exactement par « critique éthique »⁴. Un simple coup d'œil sur la bibliographie montre que l'objet de l'analyse est, selon les cas, le regard éthique du texte sur le monde, la relation éthique du lecteur au texte, ou l'effet éthique du texte sur le lecteur. Or, ce n'est pas la même chose, chacun en conviendra, que de s'intéresser aux valeurs inscrites dans un texte, à la réception subjective d'un lecteur lambda ou à l'éventuelle force pragmatique d'un artefact linguistique. Il s'agit là de questions non seulement différentes, mais qui n'ont ni le même degré d'objectivité ni la même légitimité. Examinons-les l'une après l'autre.

Les valeurs du texte : inscriptions

L'une des premières tâches que se fixe la critique éthique est l'analyse des valeurs inscrites dans un texte donné. Que l'œuvre nous parle du monde en offrant un (ou plusieurs) points de vue sur ce dernier ne saurait en effet faire de doute. Écrire, c'est (entre autres) produire du sens, et le sens est toujours situé. Dans la mesure où elle exprime quelque chose, l'œuvre témoigne donc de valeurs. Pour reprendre les termes de la rhétorique antique, il existe un *ethos*⁵ de l'œuvre, que l'on peut décrire objectivement en se penchant aussi bien sur le contenu (intrigue et parcours des personnages) que sur la forme (style, structures et codes génériques) ou le dispositif rhétorique (orientation vers le destinataire). Cet examen des valeurs inscrites dans le texte, appréhendé comme mise en forme de l'expérience du sujet, a souvent donné des résultats convaincants.

Je me permettrai cependant deux remarques.

D'une part, ce n'est pas parce que le texte littéraire témoigne de valeurs que sa pertinence et sa raison d'être se ramènent à ces valeurs. Tout artefact révèle obliquement des préférences ou une sensibilité (un simple stylo exprime les goûts, individuels ou collectifs, de son concepteur), mais ne demande à être jugé que par rapport à sa destination ; or il est peu probable que le but moral pratique soit la visée première d'un texte littéraire. Pour dire les choses clairement, l'intérêt ou la réussite d'une œuvre littéraire ne tiennent pas à la nature des valeurs qu'elle véhicule. Il y a des textes littéraires qui me plaisent, et d'autres qui ne me plaisent pas. Il en est que j'ai envie de lire et d'autres que je n'ai pas envie de lire. Mais est-ce pour des raisons morales ? En raison du contenu éthique que j'y trouve ou crois y trouver ? Il est permis d'en douter. Les valeurs esthétiques – l'Histoire littéraire le montre à satiété – ne recourent que très partiellement les valeurs éthiques ; il suffit de citer au hasard quelques auteurs du patrimoine (Rabelais, Sade, Rousseau, Claudel, Céline) pour constater leur éclectisme idéologique.

D'autre part, s'intéresser à la manière dont l'œuvre figure le monde n'implique pas qu'on la considère comme un modèle à suivre : le geste d'interprétation ne saurait se confondre avec un geste d'adhésion. Un texte peut, certes, affiner notre compréhension de la vie par sa représentation complexe des conduites humaines ; mais je peux comprendre une attitude sans forcément désirer l'imiter. S'il arrive à l'œuvre d'enrichir notre savoir en montrant et projetant des idées, sa fonction n'est pas d'imposer des modèles de comportement.

⁴ Le terme « éthique » oscille en effet entre un sens descriptif (façon dont les êtres humains se comportent entre eux et envers ce qui les entoure) et un sens normatif (discipline philosophique pratique se donnant pour but d'indiquer comment les êtres humains doivent se comporter).

⁵ Selon *La Rhétorique* d'Aristote (1356 b 32-33), la preuve par l'*ethos* consiste à donner, à travers son discours, une image de soi positive donnant confiance à l'auditoire. Il est en effet possible de reconstruire dans tout discours une image de l'énonciateur. On accordera d'autant plus de crédit aux propos émis que cette image semble fiable.

Ces précisions apportées, l'analyse des valeurs inscrites a tout à fait sa place dans les études littéraires, à côté de l'étude des autres dimensions du texte.

Mais la critique éthique, pour redonner vie à la littérature, se contente rarement de mettre au jour le système de valeurs impliqué par un texte : elle s'interroge aussi sur la dimension éthique de l'acte de lecture. Elle le fait à travers deux grandes questions : comment nos valeurs pèsent-elles sur notre rapport au texte ? comment le texte agit-il sur nos valeurs ?

Les valeurs du lecteur : réceptions

La critique éthique s'enracine dans ce qu'elle présente comme un constat : notre rencontre avec le texte littéraire se fait à l'horizon de nos propres valeurs. Un tel point de vue semble régulièrement confirmé par l'actualité littéraire : des romans comme *Le Roi des Aulnes*⁶ de M. Tournier, *Plateforme*⁷ de M. Houellebecq ou *Les Bienveillantes*⁸ de J. Littell ont suscité les polémiques (et les indignations) que l'on sait.

Mais la critique éthique ne se limite pas à relever la dimension idéologique, voire morale, de la réception des œuvres littéraires : elle la salue et invite à la développer dans son plaidoyer pour une lecture dialogique, où *ethos* du lecteur et *ethos* du texte auraient chacun droit de cité. Tout se passe comme si la remise en cause de l'autonomie de la littérature devait entraîner celle de la critique. W. Booth ne voit ainsi aucun problème à évoquer les déchirements que suscite en lui l'œuvre de Mark Twain, auteur qu'il apprécie mais dont le paternalisme raciste le met mal à l'aise⁹.

À ceux qui pourraient trouver incongrue cette intrusion du politiquement correct dans le regard sur les œuvres, il est répondu que l'activité critique (comme la simple lecture) étant inévitablement sous-tendue par des valeurs, il est plus honnête de les assumer ouvertement. Rien ne serait plus artificiel et retors qu'un discours critique qui, sous les apparences de la neutralité, se ferait le porte-voix d'une idéologie.

S'il s'agit d'exiger de chaque théoricien une réflexion critique sur l'approche pratiquée, on n'y trouvera guère à redire. En revanche, revendiquer, en tant que critique, un droit à l'expression pleine et entière de ses positions personnelles fait, à mon sens, problème. Ce qu'on demande à l'analyse, c'est la neutralité de l'approche scientifique (qui doit se contenter de décrire, de mettre au jour, d'informer). De la même façon qu'un anthropologue travaillant sur les valeurs des Indiens Hopis ne se prononcera pas sur leur pertinence, un critique se doit de m'éclairer sur la vision de l'œuvre et non sur la sienne propre. Il est ainsi difficile de suivre T. Todorov lorsque, revenant sur son passé de poéticien, il regrette la mise au second plan de la subjectivité du chercheur :

Intéressé par les problèmes de la littérature et du langage, je m'étais alors initié à ce qui s'appelle les sciences humaines (ou sociales). Mais rien de ce que j'arrivais à penser sur le langage ou la littérature n'avait de relations avec mes convictions ou sympathies, telles que je les éprouvais dans les heures qui n'étaient pas consacrées au travail. Plus même : la logique de ces sciences semblait exclure *a priori* toute interférence de ce genre, puisque le travail était réputé d'autant mieux fait qu'il était plus « objectif », c'est-à-dire qu'il avait permis d'effacer toute trace du sujet que j'étais, ou des jugements de valeur que je pouvais porter.¹⁰

⁶ Paris, Gallimard, 1970.

⁷ Paris, Flammarion, 2001.

⁸ Paris, Gallimard, 2006.

⁹ *The Company we keep, op. cit.*, p. 220 et sq.

¹⁰ *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1989, p. 9-10.

Au-delà du parallèle (assez douteux) entre l'exigence d'objectivité des sciences humaines et la mise à mal des convictions personnelles, on peut se demander si ce n'est pas la moindre des choses, dans un cadre professionnel, que de viser à l'objectivité.

Si la critique éthique estime légitime d'évaluer un texte littéraire en termes moraux, c'est finalement par souci d'équité. Elle considère en effet que l'œuvre agit directement sur nos valeurs.

L'influence du texte : spéculations

L'argumentaire de M. Nussbaum, dans son désir de faire de la littérature un complément indispensable à la philosophie morale, est que les textes délivrent une connaissance pratique qui met nos principes à l'épreuve : la littérature, explique-t-elle, offre un enseignement par expérience. En opposant à la généralité et à l'abstraction des systèmes philosophiques une attention au particulier et à l'individuel, elle nous éclaire sur la vie concrète :

Mais pourquoi [...] vouloir à toute force enrôler la littérature dans cette entreprise pratique/philosophique ? [...] À cela, la réponse doit être d'abord que la littérature fait déjà partie de la quête pratique ; et que ce ne sont pas les lecteurs ordinaires, mais bien les théoriciens, qui ont parfois eu le sentiment que l'urgence des questions pratiques pourrait, un peu comme une main moite sur une délicate reliure de cuir, souiller la perfection du texte.¹¹

Mais qu'y a-t-il de pratique dans la confrontation à un univers textuel ? En quoi un monde imaginaire peut-il mettre à l'épreuve les principes qui nous guident dans le monde réel ? Où est le concret de la fiction ?

On ne cessera jamais de le répéter : la littérature n'est pas la réalité. Oublier la distance qui sépare notre monde de celui du texte, c'est confondre l'art et la vie, la fiction et la vérité, le langage et le référent, en rayant d'un trait de plume plusieurs siècles de réflexion philosophique sur le langage. On ne peut que s'étonner de voir un Frank Palmer aborder les personnages de fiction comme des « agents moralement responsables »¹².

D'une façon générale, on ne voit pas bien comment les univers virtuels de la littérature pourraient nous exercer à la sagesse pratique. D'une part, une théorie morale n'est pas nécessairement abstraite et le recours aux exemples est constant, non seulement en philosophie¹³, mais aussi en science et dans les fictions juridiques. Mais, surtout, le problème des situations particulières représentées en littérature est qu'elles n'ouvrent pas toujours sur des principes d'action clairs et indiscutables. On peut tirer des cas singuliers proposés par un texte des conclusions non seulement très différentes, mais souvent contradictoires. L'échec de Valmont signifie-t-il le triomphe de l'amour ou la juste punition d'un libertin trop tiède ? Le Dom Juan de Molière est-il un « méchant homme » ou un ami du genre humain ? Don Quichotte est-il ridicule ou admirable ? La diffraction énonciative du roman (les voix respectives de l'auteur, du narrateur ou des personnages se superposent constamment) l'empêche structurellement de proposer un point de vue clair. De toute façon,

¹¹ *La Connaissance de l'amour, op. cit.*, p. 52-53.

¹² Voir *Literature and Moral Understanding, op. cit.*

¹³ Voir la célèbre controverse (illustrée d'exemples) entre Kant et Benjamin Constant sur le mensonge.

si l'on qualifie de « pratique » ce qui s'applique à la réalité¹⁴, le récit de fiction n'a rien de pratique : il relèverait plutôt de la spéculation.

La grande faiblesse de la critique éthique, c'est l'oubli du cadre pragmatique dans lequel se déroule la lecture de fiction. S'imaginer que les valeurs inscrites ont une incidence directe sur les valeurs reçues témoigne d'une compréhension très sommaire des mécanismes de réception. Il faut non seulement tenir compte de la distance historique (qui, dans la grande majorité des cas, neutralise l'impact des valeurs véhiculées), mais aussi du double contrat de lecture, fictionnel et littéraire.

Concernant le premier point, on remarquera que les polémiques sur le caractère choquant des textes littéraires portent quasi-exclusivement sur les textes contemporains. Pour la majorité des textes, l'écart temporel relativise (jusqu'à le dissoudre) l'impact moral : qui jugerait aujourd'hui dangereux le jansénisme racinien ou le libertinage baroque ?

Concernant le second point, le contrat de lecture fictionnel – caractérisé, pour reprendre les mots de Coleridge, par « a willing suspension of disbelief »¹⁵ – et littéraire (un objet d'art s'évalue prioritairement sur le plan esthétique) conduit à relativiser l'impact proprement éthique sur le lecteur.

Si une œuvre artistique véhicule du sens et suscite des émotions, son effet en termes de valeurs est donc à relativiser. Il est, de toute façon, absurde d'en faire un critère d'évaluation *littéraire*. Or la critique éthique (même si elle ne l'assume pas toujours) en arrive inéluctablement à ce type de conclusions.

Texte et moralité : instrumentalisations

Pour M. Nussbaum, le but de la littérature est de nous apprendre à « bien vivre ». Or l'Homme étant un être affectif et social, la « bonne » existence est celle qui sait ménager un équilibre entre le sentiment et la raison tout en étant utile à la communauté¹⁶. Il devient dès lors possible de hiérarchiser les textes en fonction de leur portée éthique. Le critère est fort simple : plus une œuvre m'apprend à reconnaître le bien, plus elle est bonne en tant que littérature. Les tragédies grecques nous mettent ainsi en garde contre le manque d'humanité des conduites trop « rationnelles »¹⁷ ; les textes de Proust nous montrent la fragilité du bonheur ; et les romans de R. Wright l'ignominie du racisme.

Certes, reconnaît Nussbaum, la littérature peut mettre en scène les forces obscures de l'individu et les tensions de la vie sociale ; mais l'éventuelle portée subversive du texte est aussitôt neutralisée : la force de telles œuvres serait en effet, en nous révélant notre part d'ombre, de nous conduire à nous interroger sur nous-mêmes afin de nous ramener sur la bonne voie – étant entendu que chaque individu aspire à la droiture et à l'équilibre.

Même corrigé par l'humanisme libéral américain, on n'est pas loin de l'argumentaire du réalisme socialiste. Les textes littéraires se trouvent instrumentalisés – embrigadés – au service d'une prétendue sagesse pratique dont la définition n'engage que son auteur. La

¹⁴ Précisons toutefois que M. Nussbaum emploie le mot « pratique » dans son sens aristotélicien : la *praxis*, action dont la fin est immanente au sujet, s'oppose à la *poiesis*, qui débouche sur un objet extérieur au sujet. En d'autres termes, la *praxis* correspond aux actes politiques et moraux.

¹⁵ Samuel Taylor Coleridge, *Biographia Literaria* (1817), *The Collected Works*, Princeton, Princeton University Press, 1983, t. VII, vol. 2, p. 6.

¹⁶ « La question que [Booth] pose à propos d'une œuvre littéraire n'est jamais simplement : « que me montre-t-elle à propos de mon devoir moral ? » Ce serait plutôt : « Quelle relation mon lien avec cette œuvre a-t-il avec mon but général de mener une vie bonne ? » – et de vivre, pouvons-nous ajouter, comme un membre de la société, puisque Booth souligne que les êtres humains sont des créatures sociales et politiques » (M. Nussbaum, *La Connaissance de l'amour*, *op. cit.*, p. 347).

¹⁷ Cf. M. Nussbaum, *The Fragility of Goodness. Luck and Ethics in Greek Tragedy and Philosophy*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 1986.

circularité du raisonnement est en effet confondante : je reconnais les bons livres au fait qu'ils m'éduquent à des valeurs... qui sont déjà les miennes avant que j'ouvre le livre.

On hésite à rappeler ici quelques idées triviales : s'immerger, le temps de la lecture, dans la peau d'un personnage « immoral » fait partie des plaisirs de la littérature et, plus généralement, de l'imaginaire ; les « mauvaises fréquentations » sont précisément celles qui ouvrent l'horizon en nous arrachant au confort d'un univers de valeurs trop souvent perçu comme naturel ; qu'elle séduise ou qu'elle dérange, *l'inquiétante étrangeté* qui se dégage de certains textes a de toute façon l'avantage de « réserv[er] contre toute ignorance la subjectivité seigneuriale de l'homme »¹⁸.

Ce que Nussbaum ne semble pas accepter jusqu'au bout¹⁹, c'est que la littérature a une valeur en tant que telle, indépendamment des valeurs particulières inscrites dans un texte particulier. L'expérience procurée par les textes littéraires tient d'abord au type de rapport que l'on entretient avec eux et qui est lié à leur spécificité en tant qu'objets de communication. C'est ce que je voudrais montrer pour finir.

Valeurs de la lecture

Si l'on s'interroge sur l'impact que la littérature peut avoir sur nos vies, il faut se pencher sur ce qui la définit en tant que pratique. Ce qui doit nous retenir, ce ne sont pas les valeurs – historiques, personnelles, relatives – inscrites dans un texte donné, mais ce qui se passe en chacun d'entre nous au moment de la lecture.

La conscience des possibles

Si la littérature peut nous aider à vivre, ce n'est pas, comme le pense Nussbaum, en nous apprenant à bien nous comporter, mais en ouvrant des perspectives. L'important n'est pas de savoir si le point de vue véhiculé par un texte est bon ou mauvais, mais qu'il est possible, qu'il fait partie des virtualités de l'être humain.

Une précision, cependant. Lorsque le lecteur prend connaissance des « aventures » de Robinson, de Bardamu ou de Gargantua, il sait parfaitement qu'il a peu de chances d'en vivre de semblables. Son raisonnement n'est pas « voici ce qu'un être humain pourrait faire » (il n'ignore pas que le personnage n'est qu'un être de papier), mais « voici ce qu'un être humain (l'auteur²⁰) a imaginé que l'on pourrait faire – et le simple fait qu'il ait pu le concevoir m'éclaire sur ce que lui et moi sommes ou pouvons devenir.

Dès lors, la littérature se présente moins comme un catalogue de modèles à suivre que comme un laboratoire. Si la philosophie peut s'y intéresser, ce n'est pas en tant que réservoir d'un savoir éthique et moral, mais comme champ de possibles qui n'a d'autre limites que celles de l'imagination et où, en conséquence, l'expérimentation est plus libre que dans la réalité.

¹⁸ G. Lély, « Avant-propos », in Sade, *La Nouvelle Justine*, Paris, U.G.E, Coll. « 10/18 », 1978, p. 19.

¹⁹ Elle semble hésiter sur la question, expliquant à certains moments que tous les romans n'ont pas la même valeur et, dans d'autres passages, que le genre romanesque, en tant que tel, par la compréhension qu'il permet de la vie intérieure, est utile aux rapports sociaux.

²⁰ Je précise que je ne considère pas l'auteur comme un sujet cohérent et unifié. Je concède sans difficulté qu'il est multiple, éclaté, traversé par toutes sortes de déterminations et mû par des forces inconscientes. L'« auteur », ici, désigne simplement l'origine du texte qui, de quelque façon qu'on la définisse, est.

La mise en question

Bien loin d'instruire et d'édifier, la littérature a donc pour effet de miner les certitudes. Au lieu de formater, elle interroge ; au lieu de répondre, elle questionne.

Parmi les évidences qu'elle oblige à reconsidérer, il y a d'abord celle du langage. Comme on le sait (au moins) depuis Jakobson, le travail esthétique sur les mots conduit à problématiser le lien entre signifiant et référent. S'il y a un travail du texte, c'est donc d'abord un travail de sape : en dénonçant notre confiance aveugle et passive en ce que disent (ou semblent dire) les mots, la littérature s'en prend du même coup à la vision des choses qu'ils véhiculent. Certains auteurs, comme Beckett, n'ont cessé de thématiser cette idée.

Au-delà du langage (mais c'est finalement la même chose), la vertu de la littérature est de susciter le soupçon sur le sens : elle nous rappelle que rien n'est jamais sûr ni fixé une fois pour toutes. Le texte littéraire, fonctionnant sur le mode de l'extraversion²¹, propose un sens structurellement incertain.

« *Soi-même comme un autre* »²²

La dernière grande vertu de la lecture est qu'elle oblige le Moi à éprouver ses limites en le rendant disponible, pour un temps circonscrit et dans un cadre réglementé, à l'expérience de l'altérité. Si l'on veut conférer une valeur humaniste à la littérature, il me semble que c'est dans cette direction qu'il faut la chercher.

Nombreux sont en effet les théoriciens à avoir montré comment la lecture génère un moi fluctuant et ouvert, prêt à s'immerger dans toutes sortes d'expériences (affectives, émotionnelles, psychologiques, idéologiques), qu'il refuserait peut-être dans la réalité. Qu'il s'agisse du « moi clivé » de Barthes²³, du « moi fictionnel » de Pavel²⁴, du moi imaginaire ou du moi inconscient, le lecteur est un sujet flottant qui se laisse, en partie, redessiner par le texte²⁵. C'est aussi ce que postule la théorie du cinéma. Ainsi, pour Jean-Louis Schéfer²⁶, le spectateur est un sujet déplacé, simulé, qui ne cherche pas dans l'expérience que lui procure le film la confirmation de lui-même, mais la sidération et l'étonnement. Concernant la lecture, G. Poulet a bien montré comment le texte incitait non seulement à écouter des pensées étrangères, mais à les assimiler en les formulant intérieurement.

Tout ce que je pense fait partie de *mon* monde mental. Et ici encore je développe des idées qui manifestement appartiennent à un autre monde mental, et qui font l'objet de mes pensées tout juste comme si je n'existais pas. Ceci est inconcevable, et le semble d'autant

²¹ Voir V. Descombes, *Proust – Philosophie du roman*, Paris, Minuit, 1987, p. 75. Si le roman peut être qualifié de « genre extraverti » (c'est-à-dire tourné vers le monde extérieur), c'est parce qu'il préfère toujours l'expression par les faits à la communication directe de l'idée.

²² On aura reconnu le titre de l'ouvrage de Paul Ricœur (Paris, Seuil, 1990).

²³ « Beaucoup de lectures sont perverses, impliquant un clivage. [...] le lecteur peut dire sans cesse : *je sais bien que ce ne sont que des mots, mais tout de même...* (je m'émeus comme si ces mots énonçaient une réalité) » (*Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 1973, p. 76).

²⁴ « Nous visitons les contrées fictives, nous les habitons pour un temps, nous nous mêlons aux personnages. Le sort de ceux-ci nous émeut. [...] Nous envoyons nos moi fictionnels reconnaître le territoire avec l'ordre de rédiger aussitôt un rapport ; ils sont émus, non pas nous, ils ont peur de Godzilla et pleurent avec Juliette, alors que nous ne faisons que leur prêter nos corps et émotions, un peu comme dans les rites chamaniques les fidèles prêtent leurs corps aux esprits bienfaisants » (*Univers de la fiction*, Paris, Seuil, 1988, p. 109).

²⁵ L'idée que la lecture joue un rôle fondamental dans le processus d'individuation est au centre de l'ouvrage de Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, Coll. « NRF Essais », 2011.

²⁶ Voir *L'Homme ordinaire au cinéma*, Paris, Gallimard, Coll. « Cahiers du cinéma », 1980.

plus si je pense au fait que, dans la mesure où toute idée doit avoir un sujet qui pense, cette pensée qui m'est étrangère tout en se développant en moi, doit également avoir en moi un *sujet* qui m'est étranger.²⁷

Si le Moi peut ainsi s'ouvrir sans s'aliéner, c'est, rappelons-le, parce que la lecture n'est pas la vie réelle, mais une « expérience de réalité fictive »²⁸ qui ne nous engage pas en tant que sujets du monde.

Faire de la littérature un simple instrument d'édification au service de la morale collective, c'est donc méconnaître la spécificité de l'objet littéraire comme celle de la relation artistique. Non seulement la raison d'être du texte littéraire n'est pas la finalité morale pratique ; mais notre rapport aux univers de fiction est filtré par divers contrats qui interdisent de les considérer comme de simples répliques de l'univers réel. La force de la littérature est, au contraire de susciter une expérience originale en nous confrontant ludiquement à l'altérité. Ne pas jouer le jeu, c'est renoncer à l'une des conquêtes intellectuelles majeures (et le plus chèrement payées) de la civilisation européenne : sa capacité à se remettre en question.

Vincent JOUVE
Université de Reims-Champagne Ardenne

²⁷ « Phenomenology of reading », in *New Literary History*, 1, 1969, p. 56 [extrait traduit].

²⁸ M. Picard, *La Lecture comme jeu*, Paris, Minuit, 1986, p. 266.